

Ana Maria ALVES
(Institut Polytechnique
de Bragance, Portugal, CLLC –
Centre de Recherche en Langues,
Littératures et Cultures
de l'Université d'Aveiro)

**Écritures de mémoires,
reconstructions identitaires.
Récits de vie traumatiques**

« L'oubli n'est autre chose qu'un palimpseste. Qu'un accident survienne, et tous les effacements revivent dans les interlignes de la mémoire étonnée. »
(Victor Hugo, *L'Homme qui rit*)

« Il ne faut jamais inventer, rajouter un crime pour mieux rendre compte de la terreur. [...] Parce qu'il ne faut pas donner prises aux négationnistes, qui utilisent les erreurs des témoins pour détruire tous les témoignages, démolir un écrivain ou un témoin qui les gêne. » (Jorge Semprun)

Abstract: (Writings of memories, identity reconstructions. Traumatic life stories) Our purpose is to approach the narrative of the programmed annihilation of a people. The memory of this event became an ethical and political imperative after the liberation of the concentration camps. This memory of a concentration camp experience, which was lived by several intellectuals such as Jorge Semprun, Primo Levi, Jean Améry, Robert Antelme, Élie Wiesel, among others, reflects the traumatic experience of the Shoah. Our aim is to recall those stories whose narration involves individual and collective memory.

Keywords: *intellectuals, memory, narrative, trauma, identity reconstruction.*

Résumé : Notre propos est de porter un regard sur la mise en récit de l'anéantissement programmé d'un peuple. La mémoire de cet événement est devenue un impératif éthique et politique après la libération des camps. Cette mémoire d'une expérience concentrationnaire, qui a été vécue par plusieurs intellectuels tels Jorge Semprun, Primo Levi, Jean Améry, Robert Antelme, Élie Wiesel, entre autres, rend compte de l'expérience traumatique de la Shoah. Notre but est de faire le rappel de récits dont la narration implique mémoire individuelle et collective.

Mots-clés : *intellectuels, mémoire, récit, trauma, reconstruction identitaire.*

D'après Semprun (1994, 26), « seul l'artifice d'un récit maîtrisé parviendra à transmettre partiellement la vérité du témoignage » car, d'après lui « [o]n peut tout dire de cette expérience à condition de transformer l'œuvre de témoignage en un objet artistique, un espace de création » (Semprun 23). Création qui devient expression de la souffrance d'une expérience concentrationnaire sous le nazisme et qui :

« [...] ne recouvre pas celle du génocide des Juifs et des Tziganes. Celui-ci a eu lieu dans des « centres de mise à mort » (Sobibor, Belzec, Treblinka, Chelmno) qui ne sont en aucune façon des camps de concentration. L'exception notable étant Auschwitz, à la fois camp de concentration et camp d'extermination : c'est pourquoi les témoignages des déportés de cet ensemble que formaient les camps d'Auschwitz, Birkenau et Monowitz sont en même temps, à des degrés divers, des témoignages sur le génocide. » (Parrau 1995, 16).

Nous pouvons évoquer les noms « de philosophes allemands exilés, essentiellement d'origine juive qui, dans leurs écrits des années 40, ont placé, au centre de leur réflexion, l'horreur des camps, comme Hannah Arendt, Günther Anders, Max Horkheimer, Herbert Marcuse, Theodor W. Adorno » (Alves 2015, 123). À propos de cette réflexion sur les camps, Adorno nous rappelle que « la sempiternelle souffrance a autant de droit à l'expression que le torturé celui de hurler ; c'est pourquoi il pourrait bien avoir été faux d'affirmer qu'après Auschwitz il n'est plus possible d'écrire de poèmes » (Adorno 2003a, 439). Telle réflexion mène Adorno à s'interroger au sujet de l'inhumanité de la Seconde Guerre mondiale, cette barbarie qu'il nomme « Auschwitz, capitale concentrationnaire » (Levi 1989, 132) et de développer une pensée critique qui puisse exprimer la douleur du témoignage du désastre où la poésie apparaît comme inconcevable. À ce sujet, il rappelle qu'« Hitler a imposé aux hommes un nouvel impératif catégorique : penser et agir en sorte qu'Auschwitz ne se répète pas, que rien de semblable n'arrive. » (Adorno 2003a, 286).

À son retour d'exil américain en 1949, le philosophe évoque la difficulté d'écrire « après Auschwitz » (Adorno 2003a, 437), de raconter comme le souligne Arendt une « expérience fondamentale de notre époque » (Arendt 1991, 154), une expérience de déshumanisation que le témoignage « qui est originellement oral ; [...] écouté, entendu (Ricoeur 2003, 209) ne peut être transmis par la parole. Adorno assure que « la critique de la culture se voit confrontée au dernier degré de la dialectique entre culture et barbarie » (Adorno 2003b, 26) et ajoute qu'« écrire un poème après Auschwitz est barbare, et ce fait affecte même la connaissance qui explique pourquoi il est devenu impossible d'écrire aujourd'hui des poèmes » (Adorno 2003b, 26). Ce célèbre aphorisme d'interdiction fit couler beaucoup d'encre, celui-ci ne peut être considéré comme tel, mais comme une remise en cause. Il reviendra d'ailleurs sur cette question sans pour autant la récuser, mais pour en souligner le caractère paradoxal en 1962. À cet égard, l'auteur affirme que, d'un côté, il existe la conscience, « l'idée d'une culture ressuscitée après Auschwitz » (Adorno 1984, 54), mais celle-ci « est un leurre et une absurdité » (Adorno 1984, 54) et même « un tas d'ordure » (Adorno 2003a, 287), de l'autre côté ; vu que « le monde a survécu à son propre déclin, il a néanmoins besoin de l'art en tant qu'écriture inconsciente de l'histoire. Les artistes authentiques du présent sont ceux dont les œuvres font écho à l'horreur extrême » (Adorno 1984, 54).

L'ouverture des « barbelés électrifiés » (Adorno 2003b, 439) donne alors naissance aux « écrivain[s]-témoin » (Levi 1987, 213) qui, d'après Paul Ricoeur, affirment « j'y étais », « croyez-moi » et « si vous ne me croyez pas, demandez à

quelqu'un d'autre » (Ricoeur 2003, 206). Ces écrivains ont un « devoir de mémoire » (Levi 1995) et de lucidité, un devoir de témoigner, « de dire l'absolu de la destruction physique et morale à laquelle il[s] [ont] assisté, une destruction à laquelle rien [ni personne] n'a échappé » (Rosenman 2007, 126). Comme le soutient Paul Ricoeur (2006, 257) :

« Le devoir de mémoire signifie devoir de ne pas oublier. Mais il ne consiste pas à se remémorer sans cesse blessures, souffrances, humiliations, frustrations, mais à toujours en tenir compte [...], c'est là que le travail de la mémoire vient en aide au devoir de la mémoire, en luttant contre les résistances qui encouragent la répétition. »

Ainsi ces écrivains-témoins, ces passeurs de mémoire comme Paul Celan, Jorge Semprun, Elie Wiesel, Robert Antelme, Imre Kertész, Primo Levi, pour ne citer qu'eux, s'engagent comme porte-parole d'une expérience concentrationnaire qui « dépasse toute individualité et qui a réduit chacun au numéro qu'il porte inscrit sur l'avant-bras » (Goldschläger 1996, 269). Comme le suggère le titre du dernier livre de Primo Levi, ces témoins « confronté[s] à la lutte pour la vie » (Levi 1989, 133-134) sont *Les naufragés et les rescapés* au nombre desquels il se compte. Levi rappelle la violence éprouvée qu'il avait urgence à extérioriser comme il le témoigne dans cet extrait :

« J'avais écrit ces pages sans songer à un destinataire en particulier ; pour moi, c'étaient des choses que j'avais en moi, qui m'envahissaient et que je devais extérioriser : il fallait que je les dise, plus : que je les crie sur les toits, mais celui qui crie sur les toits s'adresse à tous et à personne, il clame dans le désert. » (Levi 1989, 165).

D'après Levi, porter son témoignage est pour les rescapés, une impulsion, une nécessité, une façon d'« honorer une dette vis-à-vis des morts » (Wieviorka 2007, 8). Dans la préface de son livre *Si c'est un homme*, l'auteur explique cette urgence de partager la monstruosité, l'horreur, « la mémoire [qui] est entièrement du côté du vécu » (Dosse 1998, 6) :

« Le besoin de raconter était en nous si pressant que ce livre, j'avais commencé à l'écrire là-bas, dans ce laboratoire allemand, au milieu du gel, de la guerre et des regards indiscrets, et tout en sachant bien que je ne pourrais pas conserver ces notes griffonnées à la dérobée, qu'il me faudrait les jeter aussitôt car elles m'auraient coûté la vie si on les avait trouvées sur moi. Mais j'ai écrit ce livre dès que je suis revenu et en l'espace de quelques mois, tant j'étais travaillé par ces souvenirs. » (Levi 1987, 189).

« Le besoin de raconter aux <autres>, de faire participer les <autres>, avait acquis chez nous, avant comme après notre libération, la violence d'une impulsion immédiate, aussi impérieuse que les autres besoins élémentaires ; c'est pour répondre à un tel besoin que j'ai écrit mon livre ; c'est avant tout en vue d'une libération intérieure. » (Levi 1987, 8).

À propos du témoignage, de l'impossibilité de maintenir en silence le cri de l'agonie et l'expérience de ces survivants de la Shoah, Maurice Blanchot (1980, 23) soutient dans *L'écriture du désastre* que « Se taire c'est encore parler. Le silence est impossible. ». D'après lui, comme il le défend quelques années plus tard dans *Infini* :

« [...] se raconter, témoigner, ce n'est pas de cela qu'il s'est agi, mais essentiellement parler : en donnant expression à quelle parole ? Précisément cette parole juste où Autrui, empêché de se révéler pendant tout le séjour des camps, pouvait seul à la fin être accueilli et entrer dans l'entente humaine. » (Blanchot 1992, 197).

En effet, pour des survivants comme Semprun, emprisonné à Buchenwald, un camp de travail, de 1944 à 1945, comme résistant communiste espagnol militant en France, et Elie Wiesel, déporté en 1944 à Auschwitz-Birkenau, camp d'extermination, puis à Buchenwald, « se taire est impossible » (Semprun, Wiesel 1995). Semprun affirme que l'« on peut tout dire, de cette expérience. Il suffit d'y penser. D'avoir le temps, sans doute, et le courage » (Semprun 1994, 26). L'auteur avoue plus loin (182) qu'« au nom [...] de tous les silences, milliers de cris étouffés [...], les revenants doivent parler à la place des disparus parfois, les rescapés à la place des naufragés. ».

Semprun et Wiesel, ces deux survivants, n'ont pas travaillé dans l'urgence du témoignage, ils ont « préféré se taire et laisser le temps s'écouler avant de pouvoir raconter leur expérience concentrationnaire » (Alves 2018, 14). Semprun « s'est donné tout le temps de retrouver sa voix, de découvrir sa voie, après sa libération de Buchenwald. » (Mertens 2005, 30). Son parcours de rescapé apparaît mêlé à la fiction dans un corpus de quatre récits *Le grand voyage*, publié en 1963 (dix-huit ans après sa libération), *Quel beau dimanche !*, publié en 1980 (trente-cinq ans après), *L'Écriture ou la vie*, datée de 1994 (quarante-neuf ans passés) et, finalement, *Le mort qu'il faut*, paru en 2001 (cinquante-six ans plus tard).

À l'instar de Semprun, Wiesel ressent le besoin de se sauvegarder dans son silence durant une période de dix ans, avant de commencer à écrire, pour « être sûr qu'[il] pourrai[t] dire ce qu'[il] avai[t] à dire. » (Cohen 1987, 41). Dans *Paroles d'étranger*, Wiesel avoue que « pour le survivant, écrire n'est pas un métier mais une obligation ; un devoir » (Wiesel 1982, 11-12) car il doit témoigner ce qu'il a vécu et rapporter comment « en quelques secondes, [ils avaient] cessé d'être des hommes » (Wiesel 1969, 62).

La voix d'un autre rescapé fait écho dans ces témoignages, il s'agit de Robert Antelme qui, dans *L'Espèce Humaine*, rapporte ce qu'il a vécu :

« Durant les premiers jours, nous avons été tous, je pense, en proie à un véritable délire. Nous voulions parler, être entendus enfin. On nous dit que notre apparence physique était assez éloquente à elle seule. Mais nous revenions juste, nous ramenions avec nous notre mémoire, notre expérience toute vivante et nous éprouvions un désir frénétique de la dire telle quelle. [...] Comment nous résigner à

ne pas tenter d'expliquer comment en étions-nous venus là ? Nous y étions encore. Et cependant c'était impossible. À peine commençons-nous à raconter, que nous suffoquions. À nous-mêmes, ce que nous avions à dire commençait alors à nous paraître inimaginable. » (Antelme 1957, 9).

L'importance de l'acte de témoigner semble libérateur, inévitable « plus le temps s'écoule après Auschwitz, plus il s'avère indispensable de *le reparler* » (Mertens 2003, 51) de se demander « si après Auschwitz on peut encore vivre » (Adorno 1978, 284).

Wiesel remémore son expérience face aux plus jeunes qui profitent de « leur dernière chance d'écouter un témoin. [...] ils écoutent avec une curiosité saine, avec leur âme, avec leur regard. Ils écoutent avec leur être, parce qu'ils savent que c'est une expérience qu'ils ne connaîtront jamais » (Semprun, Wiesel 1995, 15).

Levi, qui a survécu à l'univers concentrationnaire, partagera ce dernier témoignage avant son suicide en avril 1987 :

« Je le répète : nous, les survivants, ne sommes pas les vrais témoins. C'est là une notion qui dérange, dont j'ai pris conscience peu à peu, en lisant les souvenirs des autres et en relisant les miens à plusieurs années de distance. Nous, les survivants, nous sommes une minorité non seulement exiguë, mais anormale : nous sommes ceux qui, grâce à la prévarication, l'habileté ou la chance, n'ont pas touché le fond. Ceux qui l'ont fait, qui ont vu la Gorgone, ne sont pas revenus pour raconter, ou sont devenus muets, mais ce sont eux, les <musulmans>, ces engloutis, les témoins intégraux, ceux dont la déposition aurait eu une signification générale. *Eux sont la règle, nous, l'exception.* » (Levi 1989, 82).

Levi avait du mal à se remettre de cette expérience douloureuse ce qu'il avoue au grand rabbin de Rome quelques minutes avant sa mort :

« [...] je ne sais pas comment continuer. Je ne supporte plus cette vie. Ma mère souffre d'un cancer, et chaque fois que je regarde son visage, je me souviens de celui des hommes gisant sur les planches des châlits d'Auschwitz. » (Annisimov 1996, 735).

Soulignons, en guise de conclusion, les paroles d'Alexandre Geffen lors de sa conférence plénière (CICCRE Timișoara, 2021) dans ce colloque « se refonder dans une interrogation identitaire passe par un retissage mémorielle » où le « récit est une quête de renaissance ». Rappelons, également, les paroles de Ricœur (2003, 161) qui nous convie à nous souvenir que le rôle de la mémoire est de « contribue[r] à la constitution de l'identité personnelle ». Cet acte mémoriel, reproduit à partir du récit est, comme le définit si bien Jean Améry, « un acte de témoignage » (1995, 5) c'est pourquoi il n'a « pas d'autre ambition que de témoigner (...) des victimes de l'Empire, de cet état d'existence irréversible » (Améry 1995, 5). Témoigner à partir de l'écriture est encore un concept partagé par le prix Nobel hongrois, Imre Kertész, qui avoue, à son tour, que « le camp de concentration ne peut être imaginé autrement qu'en tant que

texte littéraire et non point en tant que réalité » (2010, 222). Ainsi, les récits de vie traumatiques doivent être connus pour qu'une reconstruction identitaire collective soit possible.

« La littérature joue un rôle dans le fait que l'on puisse s'imaginer la Shoah et que ce concept s'intègre à l'univers spirituel de la civilisation occidentale et devienne un de ses mythes fondateurs. La question inclut, en fait, la réponse : tant que l'homme fera des rêves ou des cauchemars, qu'il aura ses histoires, ses contes et ses mythes, il y aura toujours de la littérature – quoi qu'on dise de son déclin. La véritable crise, c'est l'oubli total, la nuit sans rêve, mais nous n'en sommes pas encore là. » (Kertész 2009, 212).

« Le bonheur est absent depuis Auschwitz [...] Le besoin de bonheur est le plus grand défi de l'existence qui nécessite que l'homme retrouve son identité, son existence – dans le sens le plus radical de l'expression – qu'il comprenne son destin. [...] Or pour cela, il faut dépasser l'histoire, mais tout en transformant le scandale et la honte de l'Histoire du XX^e siècle en force vitale. [...] Le sens ultime de l'histoire est [...] dans le présent et la décision responsable de l'homme. Oui, nous sommes nous-mêmes notre destin, comme nous serons nous-mêmes l'histoire. » (Kertész 2009, 261).

Références bibliographiques

- Adorno, Theodor W. 2003a [1978]. *Dialectique négative*. Paris : Payot.
- Adorno, Theodor W. 2003b [1955]. « Critique de la culture et société », in *Prismes*. Paris : Éditions Payot, p. 7-26.
- Adorno, Theodor W. 1984 [1962]. *Modèles critiques*. Trad. Marc Jimenez et Eliane Kaufholz. Paris : Payot.
- Améry, Jean. 1995. *Par-delà le crime et le châtement : essai pour surmonter l'insurmontable*. Trad. Françoise Wuilmart. Arles : Actes Sud.
- Anissimov, Myriam. 1996. *Primo Levi ou la tragédie d'un optimiste*. Paris : Lattès.
- Antelme, Robert. 1957. *L'espèce humaine*. Paris : Gallimard.
- Arendt, Hannah. 1991. *Auschwitz et Jérusalem*. Paris : Deux Temps Tierce.
- Barthes, Roland. 1966. *Introduction à l'analyse structurale des récits*, *Communications* 8, Paris : Seuil.
- Blanchot, Maurice. 1992. *L'entretien infini*. Paris : Gallimard.
- Cohen, Brigitte -Fanny. 1987. *Elie Wiesel qui êtes-vous ?* Lyon : La Manufacture.
- Dosse, François. 1998. *Entre Histoire et mémoire. Une histoire sociale de la mémoire*, in « Raison présente » no.128/septembre, p. 5-24.
- Goldschläger, Alain. 1996. *La littérature de témoignage de la Shoah : dire l'indicible - lire l'incompréhensible*, in « Texte : revue de critique et de théorie littéraire », vol. 19/20, p. 259-278.
- Kertész, Imre. 2010. *Journal de galère*. Traduction de Natalia Zarembo-Huzsvai et Charles Zarembo). Paris : Actes Sud.
- Kertész, Imre. 2009. *La langue exilée*, in « L'Holocauste comme culture ». Trad. Natalia Zarembo-Huzsvai et Charles Zarembo. Arles : Actes Sud.
- Levi, Primo. 1985. *Le devoir de mémoire*. Paris : Mille et une nuits.
- Levi, Primo. 1987. *Si c'est un homme*. Paris : Julliard.
- Levi, Primo. 1989. *Les naufragés et les rescapés. Quarante ans après Auschwitz*. Paris : Gallimard, coll. « Arcades ».

- Mertens, Pierre. 2003. *Ecrire après Auschwitz ? Semprun, Levi, Cayrol, Kertész*. Paris : La Renaissance du Livre.
- Mertens, Pierre. 2005. *Ils ont nommé l'innommable*, in « Le Magazine Littéraire », n° 438, janvier 2005, p. 30-32.
- Parrau, Alain. 1995. *Écrire les camps*. Paris : éditions Belin.
- Semprun, Jorge. 1980. *Quel beau dimanche !*, Paris : Grasset.
- Semprun, Jorge. 1994. *L'écriture et la vie*. Paris : Gallimard.
- Semprun, Jorge. Wiesel, E. 1995. *Se taire est impossible*. Paris : Mille et une Nuits.
- Ricœur, Paul. 2003. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Seuil.
- Rosenman, Anny Dayan. 2007. *Les alphabets de la Shoah. Survivre, témoigner, écrire*. Paris : Éd. du Centre national de la recherche scientifique.
- Wiesel, Elie. 1969. *La nuit, L'aube, Le jour*. Paris : Seuil.
- Wiesel, Elie. 1982. *Paroles d'étranger*. Paris : Seuil.
- Wieviorka, Anette. 2007. « Préface », *Les alphabets de la Shoah. Survivre, témoigner, écrire*. Paris : Ed. du Centre national de la recherche scientifique.

Sitographie

- Alves, Ana Maria. 2015. *Chroniques de guerre 1939-1945 : Exil, mémoire - la douleur du déracinement*, in « Lublin Studies in Modern Languages And Literature », 39 (1), Lublin, p. 119-128. <http://www.lsmll.umcs.lublin.pl/issues/39-1-2015/9alves.pdf>, page consultée le 26 septembre 2021.
- Alves, Ana Maria. 2016. *Semprun et ses langues : Outils de survie, de mémoire face à l'exil*, in « Plurilinguisme et migrations dans la littérature de langue française. Carnets » <http://carnets.revues.org/1054>, page consultée le 26 septembre 2021.
- Semprun, Jorge. 2002. *L'écriture ravive la mémoire*, in « Le Monde des débats », mai 2002. <http://mapage.noos.fr/moulinhg02/resistance/temoignage.litteraire.html>, page consultée le 9 avril 2021.
- Ricœur, Paul. 2006. *La mémoire saisie par l'histoire*, in « Revista de Letras » v. 46, n°1, p. 245-258, jan./jun. São Paulo. <https://periodicos.fclar.unesp.br/letras/article/view/51/45>, page consultée le 9 avril 2021.